

la lettre n°40

→ GRANDE SALLE - DU 25 AVRIL AU 31 MAI 2002



La mort de Danton

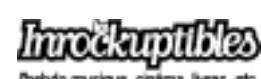
de GEORG BüCHNER

mise en scène GEORGES LAVAUDANT

traduction de Jean-Louis Besson et Jean Jourdheuil
décor et costumes Jean-Pierre Vergier
réalisation des costumes Brigitte Tribouilloy
lumière Georges Lavaudant
son Jean-Louis Imbert

avec Gilles Arbona, Frédéric Borie, Hervé Briaux,
Jean-Michel Cannone, François Caron, Irina Dalle,
Jean-François Lapalus, Roch Leibovici, Laurent Manzoni,
Philippe Morier-Genoud, Fabien Orcier, Sylvie Orcier,
Annie Perret, Patrick Pineau, Julie Pouillon,
Jean-Philippe Salerio

production : Odéon-Théâtre de l'Europe



→ PETIT ODÉON - DU 14 AU 31 MAI 2002



Lenz

d'après GEORG BüCHNER

un spectacle de MARIE-PAULE TRYSTRAM

Production : Odéon-Théâtre de l'Europe

“J'ai habitué mon œil au sang”



Un homme, par trois fois, est surpris dans son intimité. D'abord dans une salle de jeux, puis dans une maison close, et puis, un autre jour, au saut du lit. A chaque fois ses amis surgissent et avec eux l'urgence du moment politique : il faut agir, il faut parler, il y va de leurs vies à tous. Or cet homme - inconscience ou paresse, lassitude ou remords, on ne sait - cet homme ne fait rien. Et quand, pour la dernière fois, on l'avertit de son arrestation imminente, quand le temps de l'action est passé et qu'il ne reste d'autre issue que la fuite - même alors, au bout d'une semaine, cet homme étrange s'obstine encore à ne rien faire. Emprisonné, il retrouve devant ses juges, comme par un tardif soubresaut, la puissante éloquence de celui qu'il fut. Mais l'histoire est en marche ; et quel qu'en soit le sens ou l'aveugle et mécanique absurdité, quoi qu'il faille penser, gloire ou néant, de l'action et de l'existence humaines, il faut que cet homme-ci affronte, aux côtés de ses compagnons, pendant les quelques heures qui leur restent à vivre, l'acuité concrète de la mort qui sera la leur - chacun la sienne, à nulle autre pareille, et que rien ne peut racheter.

“ J'étudiais l'histoire de la Révolution ”, écrit Büchner à sa fiancée en mars 1834. “ Je me suis senti comme anéanti sous l'atroce fatalisme de l'histoire [...]. L'individu n'est qu'écumé sur la vague, la grandeur un pur hasard, la souveraineté du génie une pièce pour marionnettes, une lutte dérisoire contre une loi d'airain, la connaître est ce qu'il y a de plus haut, la maîtriser est impossible. L'idée ne me vient plus de m'incliner devant les chevaux de parade et les badauds de l'histoire. J'ai habitué mon œil au sang. ”

Peu de pièces sont aussi chargées d'histoire que *La Mort de Danton*. Et aucune autre, peut-

être, ne trouve le temps historique, dans toutes ses dimensions, de façon aussi impérieuse. Passé, présent, avenir - ceux de Danton, ceux de Büchner - s'y bousculent et s'y blessent, ouvrant dans leur affrontement une époque qui n'est pas achevée. Car même si Büchner a raison, lorsqu'il envoie en février 1835 son manuscrit à l'éditeur Sauerländer, de qualifier son œuvre d' " essai dramatique sur un sujet d'histoire contemporaine ", l'histoire dont il est ici question n'est pas seulement celle de l'après-coup du romantisme allemand, ni même celle de la Révolution Française. Sans doute celle-ci était-elle encore, pour les premiers lecteurs du drame, d'une actualité assez brûlante (et les principales étapes conduisant à l'élimination de la faction dantoniste, au cours des premiers jours d'avril 1794, étaient-elles suffisamment connues du public lettré) pour que l'auteur puisse se permettre de ne mentionner que sous forme elliptique ou allusive tant de faits, de noms, de problèmes, de dates - 10 août, 31 mai, Septembre - dont certaines implications peuvent échapper au spectateur d'aujourd'hui. Il en va de même du recours si fréquent, par les révolutionnaires, au code culturel que constituent l'histoire de la République romaine et ses grands noms, Caton, Lucrèce, Brutus : pour saisir au vol la nuance sérieuse ou parodique de telles invocations, les lecteurs de 1835 n'avaient qu'à puiser dans leurs souvenirs scolaires, mais ce passé-là n'est plus tout à fait le nôtre. Et il faut une oreille plus exercée encore pour entendre et interpréter de nos jours les subtils anachronismes (ainsi Camille dénonçant le " romantisme de la guillotine ") grâce auxquels Büchner, quatre ans après la mort de Hegel, règle quelques comptes avec l'idéalisme.

Pourtant, tous ces détails " historiques ", dont on pourrait craindre qu'ils n'obstruent le cours de la pièce, continuent à être emportés par la violence convulsive de son élan philosophique et poétique - qui reste pour sa part profondément contemporain. Car *La Mort de Danton* raconte aussi une histoire sans majuscule : celle, très singulière, irréductible, d'un homme, de ses amis, des femmes qu'ils aimèrent, pris dans l'époque qu'ils contribuèrent à faire advenir comme autant de rouages d'une machine qui finit par les broyer. Tant il est vrai que les deux histoires, la grande et la petite, s'entremêlent et se contestent ici dans la pénombre et le suspens d'un même crépuscule énigmatique. " Nous sommes les pauvres musiciens, et nos corps les instruments. Les sons discordants qu'on en tire n'ont-ils d'autre but que de monter, monter toujours, pour enfin, s'évanouissant doucement comme un soupir de volupté, aller mourir aux oreilles célestes ? " Avec cette question, Büchner, d'un seul mouvement, prend congé des Lumières et du romantisme : le sens rationnel d'un progrès de l'esprit humain est désormais si loin de se laisser saisir que même une logique tragique ou sacrificielle ne permet plus d'en rendre compte. Dans ce formidable vacillement, c'est la Révolution elle-même qui finit par être ébranlée. Nous vivons encore dans le sillage de cette incertitude. Et la prison qui enferme les dantonistes, où l'on démontre la non-existence du Créateur, où le néant même est soupçonné de ne pas être ou salué comme " Dieu universel encore à naître " d'un monde-chaos, est comme la figure concrète d'une béance sans issue, d'une implacable impasse où l'existence humaine se heurte à sa propre mise en panne dans l'apparent effondrement de tout sens.

Mais peut-être fallait-il assumer jusque-là le risque du nihilisme, prendre au sérieux le désordre sans fond du monde et de l'histoire, pour libérer - ou simplement pour déceler, pour être en mesure d'entendre - des voix inouïes jusque-là, donnant lieu à l'errance du sens qui signe la modernité. Car tandis que l'écriture de Büchner, dans les cachots de la République, déploie les dialogues savants de condamnés capables de citer Sénèque ou Spinoza, dans les rues environnantes, Lucile Desmoulin sombre peu à peu dans une folie du sein de laquelle elle trouvera la ressource d'inventer, et comme d'inscrire dans une pauvre marge, sa propre mort. Cette façon de recadrer ce qu'on appelle l'histoire, d'en décenter le progrès ordinaire ou d'en inquiéter la " raison ", fait déjà songer à *Woyzeck*. C'est elle qui permet à Büchner de recueillir ici la déréliction de Lucile ou de donner un instant la parole à une jeune prostituée. Nul ne la nomme dans le corps de la pièce ; l'auteur seul nous apprend qu'elle s'appelle Marion. Et sa parole est inoubliable. A l'instant où elle la prend, quelque chose s'ouvre dans le langage, qui depuis ne s'est pas refermé. Avec Büchner, le passage fugitif de voix presque anonymes marque de plis définitifs la prose du monde.

Daniel Loayza

La mort de Danton

DANTON : Je ne comprends pas ce mot : châtiment. Toi et ta vertu, Robespierre ! Tu n'as jamais pris d'argent, tu n'as jamais fait de dettes, tu n'as jamais couché avec une femme, tu as toujours été correctement vêtu et tu ne t'es jamais souillé. Robespierre, tu es scandaleusement honnête. J'aurais honte d'arborer pendant trente ans, entre ciel et terre, la même physionomie morale pour avoir la misérable satisfaction de trouver les autres pires que moi. N'y a-t-il donc rien en toi qui te dise parfois tout bas, en secret : tu mens, tu mens !

ROBESPIERRE : Ma conscience est pure.

DANTON : La conscience est un miroir devant lequel un singe se donne bien du mal ; chacun se pare comme il peut et recherche ainsi son plaisir à sa façon. Est-ce bien la peine de se prendre aux cheveux pour cela. A chacun de se défendre quand un autre lui gâche son plaisir. As-tu le droit de faire de la guillotine une cuve à lessive pour le linge sale des autres, et de leurs têtes coupées des morceaux de savon pour leurs vêtements crasseux, sous prétexte que tu as, toi, un habit toujours bien brossé ? Certes, tu peux te défendre s'ils crachent dessus ou s'ils y font des trous, mais que t'importe s'ils te laissent tranquille ? Si ça ne les gêne pas de se promener ainsi, cela te donne-t-il le droit de les boucler dans la tombe ? Es-tu le gendarme du Ciel ? Et si voir tout cela t'est plus insupportable qu'à ton cher Bon Dieu, tiens ton mouchoir devant tes yeux.

ROBESPIERRE : Tu nies la vertu ?

DANTON : Et le vice. Il n'y a que des épicuriens, les uns grossiers, les autres raffinés, le Christ fut le plus raffiné ; c'est la seule différence que je puisse trouver entre les hommes. Chacun agit selon sa nature, c'est-à-dire fait ce qui lui fait du bien. Qu'en dis-tu, Incorruptible, c'est cruel de te faire sauter ainsi les talons de tes souliers ?

ROBESPIERRE : Danton, à certaines époques, le vice, c'est de la haute trahison.

DANTON : Pour l'amour du ciel, ne le proscris pas, ce serait de l'ingratitude, tu lui dois trop - par contraste, veux-je dire. Du reste, pour m'en tenir à tes principes, nous ne devons frapper que des coups utiles à la République, il ne faut pas confondre l'innocent et le coupable.

ROBESPIERRE : Qui te dit qu'on ait fait périr un innocent ?

DANTON : Tu entends ça, Fabricius, pas un innocent n'a péri ! (*Il s'en va ; à Paris, en sortant.*) Il n'y a pas un instant à perdre, il faut nous montrer !

La mort de Danton, I, 6.



→ PETIT ODÉON
DU 14 AU 31 MAI 2002
Lenz

Le 20 janvier 1778, Jakob Michael Reinhold Lenz, alors âgé de vingt-sept ans, frappa à la porte du pasteur Oberlin, à Waldersbach, petit village de la vallée du Ban de la Roche, à une cinquantaine de kilomètres de Strasbourg. Le poète était seul, épaisse, dénué de tout ; le pasteur lui offrit son hospitalité. Malgré les soins qu'il lui prodigua, le délabrement mental de Lenz ne fit qu'empirer. Le 8 février, il fallut le faire transporter à Strasbourg sous bonne garde. Oberlin, dans son journal, avait scrupuleusement noté les incidents les plus marquants du séjour de Lenz, ses crises, ses propos, ses symptômes. Ce journal resta longtemps inédit, et l'on ne connut du "cas Lenz" que la version qu'en donna Goethe dans son autobiographie, *Dichtung und Wahrheit* : Lenz était une figure étrange, aussi difficile à cerner qu'à décrire. Plus d'un demi-siècle plus tard, à son retour dans la capitale alsacienne, Büchner put consulter le journal d'Oberlin, recueillir d'autres informations relatives à cet épisode de la vie de Lenz, et entreprendre à certains égards, comme le note Jean-Pierre Lefebvre, "de faire ce à quoi Goethe renonce" : rendre compte, au plus près, du mouvement d'une pensée s'enfonçant dans les ténèbres. Son texte, dont le manuscrit a disparu, doit peut-être une part de sa fulgurance à son inachèvement. Mais l'acuité de vertige, la netteté clinique avec lesquelles Büchner restitue le monde menacé de Lenz suffisait à faire époque dans la langue, inscrivant cette brève nouvelle "parmi les textes les plus importants de la littérature allemande". En 1980, Marie-Paule Trystram avait déjà interprété ce récit à Grenoble et au Festival d'Avignon. En le reprenant aujourd'hui au Petit Odéon, elle complète une saison au cours de laquelle notre théâtre aura présenté l'ensemble de l'œuvre littéraire de Büchner.



→ Vos rendez-vous

■ Autour de *La mort de Danton*

Plusieurs rencontres seront organisées autour de ce spectacle. Le calendrier définitif sera disponible fin mars : sur demande au 01 44 4136 33 ou 36 88, ou en consultant notre site www.theatre-odeon.fr.

En vous inscrivant à la *Newsletter* du théâtre (par le site internet), vous êtes assuré de recevoir toutes ces informations.

■ Autour de *Lenz*

Le mercredi 22 mai, à l'issue de la représentation, rencontre avec Marie-Paule Trystram.

Entrée libre - renseignements au 01 44 41 36 33 ou 36 88.

■ Autoportrait d'auteur : Yann Apperry

du mardi 9 au vendredi 12 avril à 18 h au Petit Odéon

Je dirai ceci d'obscur

Écoutez-moi. Recevez ma confession. Répondez de ma honte. Levez cet anathème qui fait de moi celui qui ne sait même plus mourir. Je viens à vous porté par la houle ricanante de tout un peuple qui ne sait plus mourir. Je porte la malédiction d'un monde qui a perdu la mort. Je suis l'ambassadeur des cimetières. Je suis le corps diplomatique des morts injuriées. Je suis l'insurrection des macchabées dont on a fait des charognes. Je suis la conscience des fins avortées, des sorties ratées, des faux départs, des agonies défaites comme on coupe la parole. Je viens au nom de ceux qui ne sont jamais morts et qui me firent à leur image. On voit deux peuples dans un même monde. La ville vivante jette partout une même ombre qui est sa ville sépulcre. Un fossé les sépare où je me tiens tremblant, une tranchée que je suis, une douve d'où je ne puis sortir. Et j'en-tends de part et d'autre comme des préparatifs de guerre.

Yann Apperry

avec Yann Apperry, Sophie Duez, Botros El Amari, Redjep Mitrovitsa, Sacha Rau, Isabelle Sélimi (Bélisa), Lisa Wurmser... (distribution en cours)

Entrée libre. Réservation obligatoire au 01 44 41 36 68

■ La troisième édition du Forum de l'Écrit

Organisée conjointement par la Chaîne Graphique, Télérama, France Info, France Culture, en association avec l'Odéon – Théâtre de l'Europe, se tiendra **le vendredi 24 mai 2002** dans la grande salle de l'Odéon de 9h00 à 17h00 et aura pour thème central : " La Force de l'Écrit ".

Le Forum de l'Écrit mettra au cœur de ses débats le thème de la force de l'écrit, tant dans sa capacité à révéler l'intime et la part d'un " soi " individuel ou collectif, que dans la place qu'il revêt dans le nouveau paysage d'un monde de communication globalisée, dans les rapports qu'il entretient au lien social et à l'éducation, mais aussi dans ses capacités à se métamorphoser, à s'adapter à l'évolution des nouveaux supports des textes.

Les principaux intervenants seront : Alexandre ADLER, Jean-Pierre ANGREMY, Frédéric BEIGBEDER, Jeanne BORDEAU, Philippe BRETON, Michel del CASTILLO, Boris CYRULNIK, Régine DEFORGES, Jean DELUMEAU, Alexandre JARDIN, Philippe LEJEUNE, Alberto MANGUEL, Yves SIMON, Philippe TESSON et Jean VIARD.

Entrée gratuite. Pré-inscriptions et renseignements au 01 45 44 51 75

■ Lancement de la saison 2002 / 2003

Notre rendez-vous annuel pour le lancement de la saison prochaine est prévu **le lundi 27 mai à 18h00**. Nous vous invitons à venir retrouver Georges Lavaudant, les artistes et toute l'équipe des relations publiques de l'Odéon.

Entrée libre avec réservation au 01 44 41 36 39 ou 36 37.

→ Et aussi ...

■ Le Teatro di Roma et le Théâtre des Italiens à l'Opéra Comique

du 3 au 7 juillet 2002

Don Giovanni (Don Juan raconté et chanté par les Comici dell' Arte)

En italien, surtitré

Un spectacle de Maurizio Scaparro

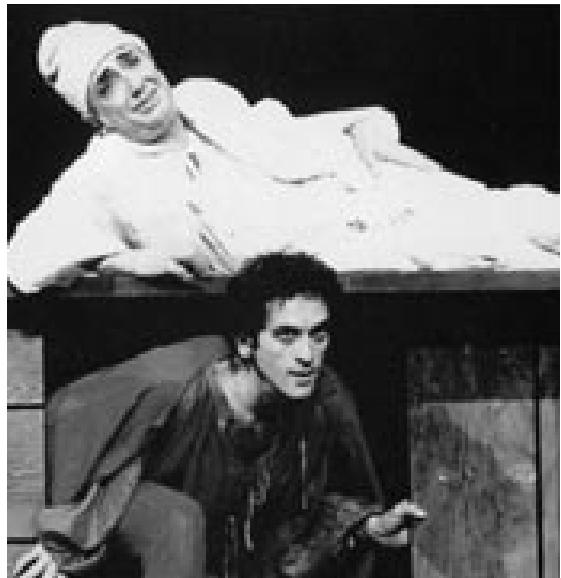
Musique et chants Nicola Piovani et Germano Mazzocchetti

Don Juan selon Scaparro est un hommage idéal aux Comici dell' Arte, à leurs voyages, à leurs innombrables aventures, avec un Peppe Barra étourdissant dans le rôle de Polichinelle, où il incarne idéalement tous les serviteurs de la Commedia dell' Arte...

L'Unità, septembre 2001

Tarifs pleins : 35 €, 27 €, 19 € (série 1,2,3)

Réservations : 0 825 22 058



→ L'Odéon Pratique

Carte Odéon, Abonnement Individuel :

01 44 41 36 38 / abonnes@theatre-odeon.fr

Carte Complice et Carte J :

01 44 41 36 84 / cartes@theatre-odeon.fr

Abonnement et Carte Complice Groupe,

comités d'entreprise, groupes d'amis :

01 44 41 36 37 / collectivites@theatre-odeon.fr

Teatrio, groupes scolaires et universitaires,

associations d'étudiants : 01 44 41 36 39 /

scolaires@theatre-odeon.fr

Renseignements par téléphone au

01 44 41 36 36, du lundi au samedi de 11h à 19h.

Aux guichets de l'Odéon-Théâtre de l'Europe,

du lundi au samedi, de 11h à 18h30.

Odéon-Théâtre de l'Europe

→ Grande Salle et Petit Odéon

Entrée du public : Place de l'Odéon - 75006 Paris

Métro : Odéon - Rer : Luxembourg

Bus : 21, 27, 38, 58, 63, 84, 85, 86, 87, 89, 96

Parkings : rue Soufflot, rue de l'Ecole de Médecine, Place St Sulpice

→ Toute correspondance est à adresser à :

Odéon-Théâtre de l'Europe

1 place Paul Claudel - 75006 Paris

Tél. 01 44 41 36 00 / Fax 01 44 41 36 01

www.theatre-odeon.fr

→ Ouverture de la location

(tout public et toutes représentations)

- LE 11 AVRIL 2002 / GRANDE SALLE

La mort de Danton

Tarifs : 28 € - 22 € - 12 € - 7,50 € - 5 €

(séries 1, 2, 3, 4, 5)

Représentations : du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche les lundis et mercredi 1^{er} mai).

- LE 30 AVRIL 2002 / PETIT ODÉON

Lenz

Tarif : 10 € (série unique)

Représentations : du mardi au samedi à 18h (relâche les dimanche et lundi)

→ Avant et après le spectacle ...

→ Le café-restaurant *Les Editeurs* est ouvert de 8h à 2h du matin, 7 jours sur 7 ; la restauration est en service continu de 11h30 à 2h.

4, carrefour de l'Odéon 75006 Paris.

Tél. : 01 43 26 67 76.

→ L'Arrière-cuisine (cuisine belge), est ouverte de 11h30 à 22h30 du mardi au samedi. Un apéritif vous est offert sur présentation de votre carte d'abonné ou de votre billet.

3, rue Racine, 75006 Paris. Tél. : 01 44 32 15 64.